

keith
scribner

l'expérience
oregon



KEITH SCRIBNER

L'EXPÉRIENCE OREGON

« Keith Scribner est certainement l'un de nos écrivains les plus talentueux et les plus généreux. Au milieu des anarchistes, des séparatistes, des conflits violents et des projets désespérés, il donne à lire avec une empathie et une grâce exceptionnelles un mariage perdu puis retrouvé, un héros improbable, un monde sensuel et riche. » David Vann

« Un livre vraiment intelligent et croustillant. » *The Guardian*

« Ce roman est extrêmement ambitieux, franchement moderne et résolument américain. » *The Rumpus*

À l'encontre de nombreux romanciers contemporains, Keith Scribner ancre son roman hors des grandes villes, dans des espaces éloignés, et s'interroge sur les mouvements politiques extrémistes de la côte Ouest des États-Unis. Récit d'une guerre civile contemporaine tendue entre le désir et la trahison, *L'Expérience Oregon* traverse le terrain miné des convictions et complications à la fois politiques, sociales et intimement personnelles.

L'EXPÉRIENCE OREGON

Keith Scribner a grandi dans le Nord-Est des États-Unis. Il a voyagé à travers le monde et a notamment vécu au Japon, en Turquie et en France où il a exercé divers métiers. Il a ensuite étudié l'économie à Vassar College, suivi un « Master of Fine Arts » à l'université du Montana, puis des cours à Stanford, avant d'y dispenser lui-même des cours de *creative writing*, aux côtés de Tobias Wolff et de Z. Z. Packer. Il est l'auteur de trois romans : *The Goodlife* (1999), *Miracle Girl* (2004) et *The Oregon Experiment* (2011). *The Goodlife* a été retenu par Barnes & Noble dans sa collection « Discover Great New Writers » et a figuré sur la liste des « Notable Books of the Year » du *New York Times*. Ses œuvres de fiction et de non-fiction ont été publiées dans de nombreuses revues. Il vit actuellement dans l'Oregon avec sa femme, la poète Jennifer Richter, et leurs enfants. Il enseigne la littérature et la *creative writing* à l'université de l'Oregon.

KEITH SCRIBNER

L'EXPÉRIENCE
OREGON

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel MARNY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
The Oregon Experiment

© Keith Scribner, 2011
© Christian Bourgois éditeur, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02388-6

Extrait de la publication

Pour Jen, comme toujours.

PREMIÈRE PARTIE

1

Naomi fut réveillée par l'odeur de la menthe. La joue encore enfouie dans l'oreiller, elle ouvrit un œil. Des champs noirs filaient en bourdonnant, le moteur geignait. Elle sentit le bébé qui bougeait dans son ventre, la chaleur de la main de son mari sur sa cuisse. Scanlon et elle traversaient le pays depuis une semaine, et ce soir ils arriveraient dans leur nouveau foyer en Oregon. Sans lever la tête, elle baissa légèrement sa vitre et l'odeur de la menthe emplit la voiture. De la menthe féconde et terreuse portée par l'air moite de la nuit. Avant, elle adorait la menthe. Le thé à la menthe, la gelée à la menthe, le chewing-gum à la menthe. Comme le basilic, un goût qui est surtout une odeur. Menthe poivrée, menthe odorante, menthe verte aux feuilles chiffonnées. Elle n'avait jamais connu une nuit à l'odeur de menthe.

Elle avait déjà eu ces vagues résurgences. Comme la démangeaison d'un membre fantôme, ses neurones olfactifs – sous-stimulés et ennuyés – enregistraient le veau qui mijotait, les algues de rivière, l'aldéhyde poudreux du Chanel N° 5, des paumes moites sur une barre de métro. Des signaux visuels provoquaient

souvent ces apparitions olfactives ; elle tombait sur une pub pour les Cheerios dans un magazine, et son cerveau s'illuminait d'un « céréale poussiéreuse trempant dans le lait chaud ».

Avant qu'elle ne perde l'odorat – anosmie, en terme médical, parfois psychosomatique mais pas dans son cas –, il lui arrivait d'avoir envie de pouvoir débrancher son nez. À la différence des masques et des bouchons d'oreilles, il n'y avait rien pour le dormeur réveillé par l'odeur d'un toast qui brûlait à plusieurs maisons de là, ou une colocataire qui prenait sa douche avant l'aube en faisant mousser son shampooing au fenouil, rien dans le catalogue de Bose pour masquer l'ammoniac sur les tables de restaurant ou les restes de nourriture dans les canalisations, aucun moyen d'éviter la mélasse de la moisissure, des excréments ou de la mauvaise haleine.

Elle était nez. Du moins elle l'avait été. Elle avait fait ses études à l'école Givaudan-Roure à Grasse, avait travaillé deux ans pour Dior à Paris, une année pour Shiseido à Tokyo, puis de retour à New York pour Calvin Klein et Manhattan Scents. Ses créations étaient définies par des notes de fond prononcées et cuirées dans la tradition de *Mon Pêché*, un parfum de garçonnette des années vingt – époque exemplaire, selon elle. (Pour Naomi les années vingt étaient comme la fin des années soixante, mais avec des vêtements plus jolis, de la discrétion, et sans la politique pour distraire de la pure satisfaction des sens.) La rapide évanescence de la première étincelle de ses notes de tête florales et hespéridées menait à un lieu plus sombre et originel couvert d'aloès, de lichen et de mousse ; les parfums de Naomi étaient

une goutte de miel de fleur d'oranger sucée au bout du doigt d'un amant, vautrée dans des draps qui sentaient l'amour.

Comme pour beaucoup de nez, ses parfums préférés étaient les siens. Elle savait qu'elle ne cessait de créer les mêmes fragrances, tâchant de retrouver l'odeur à travers les couches de sa mémoire. Avec trop de persévérance – c'est ce qu'on lui avait généralement reproché pendant tout le temps qu'elle avait passé dans la parfumerie. Son nez n'avait pas son pareil pour la perception et le discernement, mais ses parfums étaient trop spécifiquement évocateurs et n'interagissaient pas suffisamment avec la peau. Du moins selon les critiques.

Pour gagner son pain elle avait parfumé des crèmes pour les mains et des produits capillaires, avait créé trois exfoliants pour le visage et le shampoing au romarin qu'utilisait Scanlon. Elle avait joué un rôle important dans un projet de Calvin Klein (finalement abandonné) qui consistait à imprégner de parfum les bijoux et les tissus. Elle avait travaillé sur des liquides vaisselle (un pour Palmolive appelé *Brise d'Été* dont Scanlon disait qu'il avait exactement l'odeur des colonies de vacances), de la pâte à pain à la citrouille, les céréales Cap'n Crunch (« gardez leur odeur de base, lui avait-on dit, mais avec une modulation plus saine »), du cirage (pour nous rappeler « tous nos papas »), un parfum « cuir » pour des intérieurs de voiture sans cuir et, à l'intention d'un importateur de fruits japonais, un injectable qui donnait à ses pêches une odeur plus pêche.

Puis un soir son père vint à Manhattan pour l'emmener au restaurant. Même si elle voyait qu'il

était soucieux, le dîner se passa normalement. Mais son anxiété allait grandissant, au point qu'en la ramenant chez elle il emboutit l'arrière d'un taxi. Tandis qu'ils attendaient une dépanneuse sur le trottoir devant Tower Records sur Broadway – la voix de Natalie Merchant descendant de la marquise – il finit par révéler ce qu'il était venu lui dire.

Elle secoua la tête en apprenant la nouvelle : la femme de son ancien petit ami Clair avait donné naissance à des jumeaux. « Alors c'est ça qui te tracasse autant ? demanda-t-elle en serrant son père dans ses bras. La prochaine fois, dis-le-moi au restaurant et on laissera les airbags dans le tableau de bord. »

Ils avaient cru que personne n'avait rien eu. Mais le lendemain matin Naomi se réveilla avec le cou si raide qu'elle pouvait à peine tourner la tête. Elle prit un Ibuprofène, téléphona pour dire qu'elle était malade et, en prenant une première gorgée de thé, elle s'aperçut qu'elle ne sentait pas son odeur.

Elle vit des médecins. Elle passa des scanners, des IRM et des endoscopies. Au travail, elle n'en parla à personne. Assise à l'orgue avec ses mouillettes, entourée de cinq cents essences, elle créait des parfums uniquement de mémoire. Des parfums surprenants et évocateurs, lui dirent ses collègues. Elle pensait à Beethoven qui composait à moitié sourd, se félicitant et s'apitoyant à la fois sur elle-même, mais surtout faisant de son mieux pour ne rien laisser paraître. Finalement, après des mois d'anosmie, le travail devint déprimant, et elle donna sa démission.

Quand elle rencontra Scanlon, elle était consultante, acheteuse de parfums pour des boutiques à New York. Cela ne lui plaisait pas, et elle se retrou-

vait à travailler juste assez pour payer son loyer. Elle dépensait toutes ses économies en bougies Dyp-tique, sûre que la lavande et la rose, l'anis, la sauge, la figue verte et le café qui flottaient dans l'air la guériraient. Elle mettait des Nocturnes de Chopin avant d'explorer l'air au-dessus de la bougie, sachant qu'il y avait là une odeur physiquement plus présente que la musique qu'elle entendait.

Elle commença à laisser des écorces de melon et des restes d'espadon traîner pendant des jours dans sa poubelle. Elle abandonnait des pots de yogourt, des boîtes de thon et des barquettes de fromage blanc non rincées sur le comptoir de la cuisine, certaine qu'à son retour elle serait assommée par la puanteur. Cela ne se produisit pas ; mais la première fois qu'elle invita Scanlon à prendre le thé chez elle, elle le vit plisser le nez. Elle alluma un bâtonnet d'encens ; il s'assit devant une fenêtre ouverte. Elle sut qu'il était temps de renoncer.

Et maintenant elle laissait derrière elle à la fois New York et la parfumerie, départ rendu plus pesant par le fait qu'en douze ans – avec les centaines de bonbons, nettoyeurs, pâtisseries et crèmes pour mycose des pieds – aucun de ses parfums n'avait vu le jour.

À travers un œil à moitié ouvert, les lumières de Douglas, Oregon, apparurent. Elle imagina que la menthe continuait à flotter dans la voiture. Et des odeurs plus fortes : celles de poussière de gravier, de macadam, de sucre de soda, qui avaient imprégné le tapis de la voiture et les semelles de leurs chaussures après dix jours passés à fréquenter les aires de repos et les parkings de fast-foods, tout cela mijotant dans l'air chaud sur ses pieds.

Elle se redressa. Elle crut vraiment qu'elle sentait. Était-ce possible ? Depuis qu'elle était enceinte il y avait eu des allusions – une bouffée en passant devant un restaurant indien, un nuage de fumée de diesel crachée par un bus – mais elles ne durèrent jamais plus d'un instant. Tandis qu'elle aspirait lentement l'air par le nez, Scanlon éteignit la climatisation et les odeurs se perdirent.

Ils traversèrent d'est en ouest le pont qui enjambait la Willamette. Scanlon s'arrêta à un feu rouge à la limite du centre-ville. Une alarme sonnait à la banque Wells Fargo du coin – une véritable cloche, comme celle des exercices d'évacuation d'incendie à l'école quand elle était petite. Apparemment, quelqu'un avait lancé une brique dans la vitrine de la banque. Deux autres voitures attendaient au croisement, leurs conducteurs et quelques piétons regardant sans beaucoup de curiosité le verre qui jonchait le sol. La scène ne suscitait aucune ruée de gyrophares. En lui pressant la cuisse, Scanlon dit tout bas : « Ça va nous plaire ici. »

Ils passèrent devant un loueur de DVD et une église, des motels et un drive-in mexicain. Elle regarda une rangée de voitures d'occasion, avec les prix en jaune vif sur le pare-brise, garées le long d'un îlot en béton où jadis s'étaient trouvées des pompes à essence.

Après plusieurs rues de vieux bungalows Arts and Crafts, ils traversèrent un passage à niveau et les maisons se firent plus neuves – de petits cottages, puis des lotissements d'habitations style ranch. Naomi se rappela avec quel abattement, assise à son ordinateur dans leur appartement de New York, elle avait consulté les

sites des agences de Douglas : des pages et des pages des mêmes ranchs trapus sur fond de ciel gris, chacun avec un pick-up trempé garé dans une allée trempée. Ils avaient cherché pendant des semaines, passé d'innombrables appels avant que Scanlon ne prenne l'avion et n'achète une maison en un week-end. Elle ne se rappelait même pas à quoi elle ressemblait.

La porte blanche de leur garage à une place renvoya la lueur de leurs phares. En dix jours de voyage Scanlon avait coupé le moteur cinquante ou soixante fois, mais cette fois-ci c'était différent : un silence définitif.

« On est arrivés », dit-il.

Il ouvrit la porte de la maison d'un geste ample. « Tu vas te faire mal », le prévint-elle, mais il insista pour la prendre (avec quinze kilos supplémentaires de grossesse) dans ses bras afin de lui faire franchir le seuil donnant sur un rectangle de linoléum vert et or. Elle quitta ses chaussures et traversa le salon en enfonçant les orteils dans la moquette beige. Scanlon l'embrassa – « Bienvenue, mon amour » – et fit jaillir la puissante lumière d'un plafonnier. Elle rebondit sur les murs avec un éclat éblouissant. Les plinthes et les moulures étaient chiches et peintes en blanc laqué. La maison était une boîte, divisée en boîtes plus petites. Avec leurs meubles, de la couleur aux murs, ses kilims pour casser toute cette moquette beige, ça irait mieux, mais le tout donnait l'impression d'un sous-sol trop éclairé. Si elle s'était attendue à des couleurs allant de l'abricot à l'aubergine, les précédents propriétaires avaient dû convoiter l'urbanité blanche dont elle s'était lassée après toutes ces années à New York.

« Pas autant de caractère qu'une vieille maison, dit-il, mais parfaitement solide. On utilisait encore du sapin vieilli pour les petites bicoques ici dans les années soixante. »

Elle était épuisée. « C'est bien », dit-elle.

Ils baissèrent les stores, gonflèrent le matelas et se glissèrent dans des draps propres sous leurs deux édredons. Ils se blottirent l'un contre l'autre, front contre front, et avant même qu'elle ne se réchauffe, il glissa la main sous sa chemise de nuit et embrassa le haut de ses seins. Elle n'arrivait pas à se départir de l'impression qu'ils campaient dans un coin perdu du monde qu'ils quitteraient bientôt pour retourner chez eux.

Et alors elle le sentit – pissenlit écrasé et saumure sucrée. Son cuir chevelu.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il.

Elle n'avait jamais senti son cuir chevelu. Fignes ou dattes séchées. « Je suis très fatiguée, c'est tout », dit-elle, et la main sur ses cuisses s'immobilisa, puis après quelques minutes il se retourna et elle entendit la lourde respiration de son sommeil.

Mais Naomi était parfaitement éveillée, le cœur battant. Elle tendit le cou et renifla de nouveau son cuir chevelu. Elle se leva et fit le tour de la maison vide, humant le mélange de vieille graisse et d'Ajax sous les brûleurs de la cuisinière, l'odeur boisée des placards, le charbon et les cendres calcinées dans la cheminée. Elle ouvrit la porte de derrière sur la nuit : les nouvelles odeurs formaient une combinaison particulière de feuilles de laurier, de paillis, de rosée salée venue de l'océan (sel du *Pacifique*), et de douzaines de fougères, de mousses et de tiges

pourrissantes. Elles ne pouvaient pas provenir de sa banque de mémoire olfactive.

Elle avait retrouvé son nez.

Un train siffla au loin tandis qu'elle refermait la porte, regardant son mari endormi sur le matelas gonflable. L'odeur de son cuir chevelu était une surprise – pas ce qu'elle avait imaginé – et elle n'était pas sûre qu'elle lui plaise.

Le lendemain matin, alors que Naomi dormait, Scanlon ouvrit la porte à un homme âgé, de petite taille, aux épais cheveux gris soigneusement peignés.

« Mr Pratt, dit-il en agitant son classeur. Je suis Edmund. »

Mais Scanlon regarda par-dessus sa tête le semi-remorque vert Mayflower à peine visible dans le brouillard. La rampe de chargement émit un long grincement en s'abaissant.

« Merveilleux lundi », dit Edmund.

Scanlon le regarda. « Quelle heure est-il ? demanda-t-il.

— Nous sommes des lève-tôt. Mais on ne sera pas longs à faire connaissance. »

Les portes arrière du camion s'ouvrirent. Edmund tourna les talons et fila à toute allure sur la nouvelle allée de Scanlon, disparaissant presque dans la brume.

Scanlon chercha sa montre dans le tas de leurs vêtements. Presque sept heures. Il remonta un store. Naomi ronflait, recroquevillée en position fœtale. Le ronflement datait de sa grossesse. Il lui toucha la hanche et elle ouvrit les paupières.

« Je meurs de froid, dit-elle en se tenant les épaules.

— Ce sont les déménageurs. »

Elle se frotta les paupières, jetant un coup d'œil à la fenêtre. « Pourquoi est-ce qu'il fait gris dehors ? Tu as dit qu'il ne pleuvait pas en été.

— Je ne crois pas qu'il pleuve, dit-il.

— Quatre mois entiers de soleil. De la pluie le reste du temps.

— C'est ce qu'on m'a dit. » Il regarda le brouillard s'insinuer dans la maison par la porte comme il ne l'avait vu que dans les films en noir et blanc qui se passaient à Londres. Un brouillard à la Dickens.

Naomi enfila ses vêtements de la veille et alla à la fenêtre panoramique grande comme une porte de garage. Enfant, Scanlon enviait à son meilleur ami sa fenêtre panoramique et maintenant, au vingt et unième siècle, trente ans trop tard, il possédait enfin la sienne. Quand il avait fait le tour de Douglas avec l'agent immobilier il avait convoité un des bungalows Arts and Crafts, plus proches du campus – poutres dépassant jusqu'aux avant-toits, profonds surplombs supportés par les colonnes trapues de la solide véranda –, mais ils étaient soit trop chers soit réservés à la location aux étudiants. La vision de rues entières de magnifiques maisons divisées en appartements, avec des canapés à l'extérieur, des tonnelets de bière sur la pelouse, des 4 × 4 rutilants garés dans la rue, dont les gosses qui buvaient de la bière sur la véranda gardaient les portières ouvertes pour profiter de la stéréo poussée à fond, l'avait fait enrager.

« L'air est opaque », dit Naomi en regardant par la fenêtre.

Qui étaient ces gosses de l'Oregon – ces gosses qui seraient ses étudiants – avec des meilleures sté-

réos dans leurs pick-ups que dans leurs salons ? « Je vais chercher un café, dit Scanlon. Tu veux un déca ?

— Je ne supporterai pas huit mois de pluie et quatre de brouillard. Je n'y arriverai pas, Scanlon. »

Trois petits coups secs frappés rapidement à la porte grillagée et Edmund bondit à l'intérieur. « Bonjour, madame, dit-il. Quelle magnifique journée !

— Ce brouillard, lui demanda Naomi. C'est inhabituel ? »

Il regarda au-dehors, passant les doigts dans son épaisse tignasse. « Comme maintenant ?

— Le brouillard, dit-elle.

— Souvent il est un peu plus cotonneux. »

Les épaules de Naomi s'affaissèrent.

« Café ! dit Scanlon. Comment prenez-vous le vôtre, Edmund ?

— Pas pour moi. » Il débordait d'énergie, faisant jouer ses membres dans leurs articulations. « Une tasse au petit déjeuner suffit à amorcer ma pompe.

— Et votre collègue ?

— Clay a son soda. »

Naomi traversa la moquette beige tandis qu'Edmund fixait la porte grillagée au crochet. Une fois qu'elle fut dans la salle de bains, Scanlon demanda : « Il y a vraiment du brouillard tout l'été ?

— La plupart des matins, dit Edmund. Mais ça se lève vers les neuf dix heures.

— Et il fait soleil ?

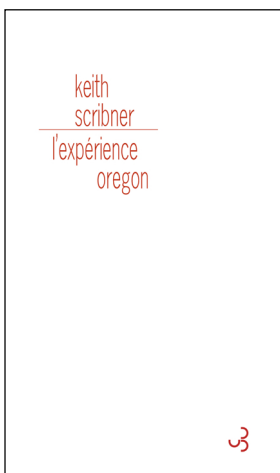
— Il n'y a pas de soleil comparable à celui de l'Oregon. Du miel brûlant dans un ciel bleu marine. »

Scanlon entrebâilla la porte de la salle de bains avant de l'ouvrir juste assez pour entrer et apprendre la nouvelle à Naomi.

Elle était assise sur les toilettes, une main posée sur son ventre, l'autre tenant une poignée de papier toilette contre son nez. « C'est bien », dit-elle d'une voix distraite. Il craignait qu'elle ne se sentît perdue en se réveillant dans une maison où elle n'aurait jamais pensé habiter, dans un endroit qu'elle n'aurait jamais imaginé voir. « Tout ira bien. » Elle se leva comme si elle quittait la position accroupie – une femme enceinte – et s'aspergea le visage. « Tout va vraiment très bien. »

Mais ça n'allait pas bien. Voici quelle était l'histoire de leur relation : Scanlon était son infirmier ; il l'empêchait de sombrer. Quand ils s'étaient rencontrés, sept ans auparavant, cela faisait quinze mois qu'elle avait perdu l'odorat et six qu'elle était sous Palix, mais elle continuait d'être déprimée. Le premier élan de leur amour l'amena à la lumière, mais la présence du médicament, et la possibilité qu'il s'agît d'un lubrifiant essentiel dans leurs relations quotidiennes, même un élixir pour leur amour, pesait toujours sur son esprit et, il en était sûr, sur celui de Naomi. Quand elle tomba enceinte, ce qui fut une surprise pour l'un et l'autre, elle cessa de prendre le médicament et – autre excellente surprise – elle ne perdit pas sa bonne humeur. Cependant la dynamique établie précédemment demeurait entre eux un arrangement tacite : Scanlon la protégeait de ses amis de la parfumerie quand le sujet du nez venait dans la conversation, la pilotait dans un monde où elle se sentait perdue, privée des plaisirs qu'elle aimait le plus, comme si elle vivait dans un pays étranger dont elle avait connu intimement la langue avant de l'oublier totalement.

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : S.N. Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : août 2012. N° 2167 (00000)
Imprimé en France



L'expérience oregon

Keith Scribner

Cette édition électronique du livre
L'expérience Oregon de Keith Scribner
a été réalisée le 11 juin 2012
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267023862).
ISBN PDF : 9782267023886.
Numéro d'édition : 2167.